

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sur les chemins de l'enfance

Hugues Corriveau, *L'enfance, Saint-Hippolyte/Luxembourg, le Noroît/Phi*, coll. « Résonance », 1994, 102 p., 15 \$.

Jacques Paquin

Number 77, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (1995). Review of [Sur les chemins de l'enfance / Hugues Corriveau, *L'enfance, Saint-Hippolyte/Luxembourg, le Noroît/Phi*, coll. « Résonance », 1994, 102 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (77), 32–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Sur les chemins de l'enfance

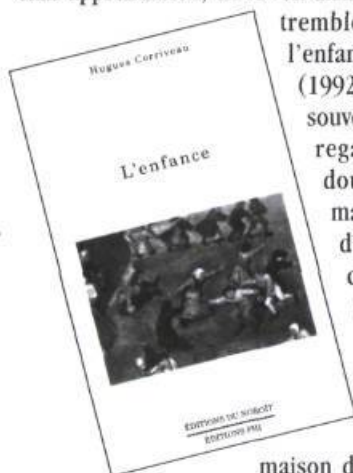
Hugues Corriveau signe une conjuration
des frayeurs de l'enfance buissonnière.

POÉSIE
Jacques Paquin



THÈME DÉLICAT ENTRE TOUS, l'enfance a été la matière privilégiée de poètes comme Paul Chamberland et plus récemment Jean-Paul Daoust (*Les cendres bleues*). Ce n'est toutefois pas la première fois que la poésie de Hugues Corriveau navigue dans les eaux de l'enfance. D'ailleurs, le projet n'est pas né sans appréhension, on le voit dans *Ce qui importe* (1990) : «... car je

tremble en sachant / la distance d'ici à l'enfance»; alors que *L'âge du meurtre* (1992) se clôt sur une confession : «J'ai souvent peur des pierres bleues de leur regard.» Cette fois, le poète fera un double saut, dans l'enfance d'abord, mais aussi dans une nouvelle maison d'édition, le Noroît. Dans ce dernier cas, le saut est de taille, puisque, à une exception près, l'auteur a publié sa poésie exclusivement aux Herbes rouges. Ce dernier recueil demeure fidèle cependant au courant formaliste (et néoformaliste) de la



maison de François Hébert. Gommant toute

subjectivité, Corriveau pose un regard distant, voire détaché, juste en deçà du constat clinique. Chaque page offre la même formation de séquences, soit de quatre à sept phrases (plutôt que des vers) qui captent de brèves tranches de vie ou formulent des commentaires sur l'état d'âme de l'enfant, toujours désigné à la troisième personne. Dans la première tranche du recueil, le locuteur use de la forme interrogative, propre à ébranler les certitudes du destinataire sur la nature des paradis, pas toujours aussi verts qu'on veut bien le laisser croire. Mais la plupart des séquences sont en quelque sorte des instantanés, des prises sur le vif d'une fraction de vie. Enfance, enfant (tantôt garçon, tantôt fille), la dénomination change

d'une séquence à l'autre, ce qui empêche l'émergence d'un portrait aux traits trop marqués. Les assertions entrecoupées de blancs composent des fragments de discours sur l'enfance, dont l'accumulation finit par recréer *une* enfance. On reconnaît la manière de Hugues Corriveau, sa fascination pour l'abject, le meurtre, la plaie, transposée dans un examen sans complaisance de l'espace enfantin : «Regardez bien, le doigt saigne le long du couteau, trace la voie de la douleur.» (p. 17)

Divisé en cinq parties, le recueil identifie diverses postures de l'enfance selon les situations ou les espaces : les rêves, la ville, la peur de la mort, le jeu et le langage. L'ensemble se trouve à composer un poème unique qui «joue» de divers registres, du quotidien jusqu'aux fantasmes les plus inavouables de l'enfance. Les rêves dessinent «la géographie de ses nuits plombées» (p. 11), la ville entraîne l'enfance vers «le chemin de l'exil juste sur la voie d'acier des petits trains» (p. 26). De même, la section intitulée «malgré la peur» (celle du poète et celle de l'enfant semblent s'y conjuguer) déploie tous les possibles de l'effroi, que ce soit dans les «trous d'arbres morts» (p. 43) ou quand «la vie a parfois la teinte lumineuse des camions et des ambulances» (p. 50), où l'inquiétude est tapie sous le couvert de paroles plus anodines. Restent les jeux «et le vocabulaire», cette dernière partie relatant la découverte de la langue et de l'écriture, par la présence d'un insecte qui vient chatouiller la peau : «Passe sur sa main un insecte inconnu en griffonnant des frissons.» (p. 86) Ce qui amène ce commentaire, où le locuteur, pour une fois, sort de sa discrétion : «Si l'enfance ne retenait que ce petit bruit de pattes passant sur la peau, l'univers conserverait le sens de l'écriture.» (p. 87)

Je formulerai une réserve syntaxique, la prolifération des «pour que», qui confère une raideur malvenue à cette prose. Cela dit, voilà une poésie qui nous fait grâce des idéalizations dont sont friands les récits d'enfance. *L'enfance* de Hugues Corriveau tient le pari de dire la cruauté et la fragilité, sans les départager.